

l'alphabet, ont été des fêtes de famille. On le remercierait presque de se bien porter. Il s'est accoutumé de bonne heure à être le centre de toutes les affections, le but de toutes les pensées. En voyant tout le monde s'occuper de lui, il a trouvé naturel de s'en occuper lui-même exclusivement. Il est ingrat parce qu'il est égoïste, et il est égoïste parce que l'égoïsme est le vice de toutes les idoles. Et puis il y a chez l'enfant une telle surabondance de vie, une telle sève de mouvement, un tel besoin d'agir, qu'il ne réfléchit guère; il n'est pas beaucoup plus touché d'être choyé par sa mère, aimé et protégé par son père, que d'être éclairé tous les matins par le soleil. Cela est parce que cela est, parce que cela a toujours été. Voilà ce qu'on pourrait appeler le *réalisme* des enfants. Ce qu'il y a de plus dans notre temps, c'est le besoin désordonné d'indépendance. L'enfant veut être homme, il croit être homme, et sa manière d'être homme, c'est d'afficher une complète indépendance à l'égard de ses parents.

Vous croyez que vos idées, vos sentiments, vos opinions, vos jugements, sont quelque chose pour vos enfants! Détronpez vous, pauvres pères de famille! bonnes et tendres mères qui avez enseigné à ces jeunes bouches à articuler leurs premiers sons, et qui avez guidé les premiers pas de ces petites et frêles créatures qui, sans vous, auraient cent fois perdu la vie que vous leur avez donnée, abdiqnez ces prétentions hautaines et ces espérances ambitieuses. Il y a aujourd'hui quelqu'un de plus près que vous du cœur et de l'esprit de vos enfants. Ils sont citoyens d'une petite république dont les idées, les sentiments, les jugements, passent avant les vôtres. Leurs camarades, ce sont leurs pairs; leur collège, qu'ils abandonnent avec tant de joie et qu'ils vont retrouver avec tant de peine, c'est pourtant leur patrie. L'opinion, qui fait commettre tant de fautes à ces grands enfants qu'on appelle les hommes, en fait commettre aussi à ces petits hommes qu'on appelle les enfants, et l'opinion publique, c'est pour eux l'opinion de leur collège, de leur génération. Que voulez-vous? Vous êtes maladroits comme la vérité, et l'opinion du collège est habile comme la flatterie. Ils veulent être des hommes dès quatorze ou quinze ans, et elle leur dit: Vous êtes hommes; et vous, votre vue seule leur rappelle qu'ils sont des enfants. Qui sait? peut-être avez-vous poussé l'exigence et l'audace jusqu'à désirer que, de quelques années encore, le cigare n'apportât pas ses parfums âpres et nauséabonds sur ces fraîches bouches où le duvet de la pêche s'étend comme le signe d'une vie dans sa fleur. Téméraires parents, auriez-vous poussé jusque-là le crime de lèse-majesté virile envers vos enfants? Étonnez-vous, après cela, de ne pas vous être toujours entendus avec eux pendant les vacances! Le cigare, c'est la robe-prétexte du dix-neuvième siècle, c'est un certificat de majorité fourni par la régie; quiconque a fumé n'est plus un enfant. Aussi les enfants, au grand désespoir des mères, veulent tous fumer, parce que tous veulent être des hommes, ou, comme ils disent en levant fièrement la tête, des jeunes gens. Les malaises, les nausées, les céphalalgies, les indispositions plus sérieuses ne sont rien à l'affaire: le cigare est une nécessité, c'est un droit; il commence à s'élever à la hauteur d'un devoir, de tous les devoirs celui auquel on manque le moins dans notre temps!

Hélas! hélas! pauvres parents, peut-être n'est-ce pas le seul sujet de malentendu, de tristesse que vous ayez eu pendant les vacances! Dans les dix mois de l'année scolaire, les parents et les enfants se perdent un peu de vue.

Ils se revoient, il est vrai, les jours de congé, mais c'est un éclair; les écoliers, tout occupés de jouir de cette journée de repos, les parents, tout occupés de les récréer de leur travail de la semaine, n'ont pas le temps de s'étudier réciproquement. A chaque vacance, c'est une nouvelle connaissance à faire. Les premiers jours se passent à merveille dans une effusion mutuelle, et dans l'enivrement d'une nouvelle vie de repos et de plaisir succédant à une vie de discipline et de labeur. Mais à mesure que les journées courent, les heures arrivent, et les pères découvrent avec tristesse que ce qui a grandi surtout dans leurs enfants, c'est l'esprit d'indépendance, le besoin de faire acte d'indépendance devant tout le monde, l'ennui de l'obéissance, le dégoût de tous les freins. Ah! nous ne demandons pas aux enfants, encore moins aux jeunes gens

de cette époque, les sentiments de ce grand cœur et de cet illustre esprit, Joseph de Maistre, qui a écrit "qu'arrivé à l'âge d'homme, il se tenait devant sa mère dans les sentiments d'une amoureuse obéissance et mettait sa joie à être entre ses mains comme la plus jeune de ses sœurs." Non, nous n'avons pas ces prétentions exorbitantes et ses ambitions téméraires. Jeunes gens, — puisque c'est ainsi qu'il faut vous nommer, — nous vous disons seulement: Ménagez vos mères! ne leur donnez pas des déceptions trop complètes et trop cruelles. N'ajoutez pas aux larmes qu'elles ont si souvent versées sur vos berceaux, ces larmes amères qu'on cache à tout le monde, et qui retombent, comme une larve ardente et corrosive, sur le cœur. Leur jeunesse s'est usée, leur beauté s'est fanée, leur santé s'est épuisée pour vous, et, généreuses créancières, elles ne vous demandent qu'un peu de respect, d'affection, et surtout le sacrifice des défauts qui mettraient le plus d'obstacles à votre bonheur et à votre avenir. Vous as-tuez à être hommes; rassurez-vous, vous n'avez pas beaucoup à attendre; tout à l'heure vous allez l'être, et peut-être dès que vous serez hommes regretterez-vous le temps où vous étiez enfants. Heureux bénéficiaires de ce monde, vous ne connaissez pas encore les joies de la vie sociale, bien autrement lourds que ceux de la vie de famille, le joug de la nécessité qui vous fera regretter bientôt votre beau joug d'amour. Vous ne connaissez pas ces regards froids et indifférents qui pèsent sur ceux sur lesquels ils se posent, les difficultés inextricables, les froissements de cœur, les dénis de justice qu'on rencontre sur le grand théâtre du monde, ce champ de bataille de la concurrence où l'on ne se fraye une route qu'au prix de bien des heurts, de bien des blessures reçues ou données. Payez donc à vos parents la seule de vos dettes que vous puissiez leur payer, votre dette d'affection et de respect. Donnez-leur toujours les preuves d'amour et la satisfaction que vous leur avez données, je l'espère, pendant ces vacances; quand vous retournerez au collège, qu'ils n'aient l'an prochain, comme cette année, qu'une chose à pleurer, votre départ!

Les voilà finies, en effet, les vacances. La mère attentive a revu le trousseau pièce à pièce, et tout est prêt pour la saison d'hiver. Il faut dire adieu à la campagne encore belle, aux grands bois dont les feuilles jaunissantes commencent à prendre, suivant l'essence des arbres, les nuances les plus variées; il faut partir avant les vendanges; il est vrai que les vendanges de l'écolier commencent avant celles du vigneron. Il faut abandonner filets, lignes et furils, chevaux, ânes et chiens, et Phanor et Médor, et Thibé, et Storm aux pieds agiles, et l'infatigable Black qui a fait oublier à l'écolier le vieux chien du prudent Ulysse, venant dans l'*Odyssee* lécher la main de son maître absent depuis dix ans d'Ithaque, et mourir de joie à ses pieds en le reconnaissant.

Paul, en disant un dernier adieu à son fusil, récompense de ses succès universitaires de l'année, avant de le replacer dans son étui de cuir, se prépare à doubler, dans le récit de ses promesses en vénérie, le nombre des perdreaux, rares victimes, tombé sous sa main encore peu meurtrié. Que voulez-vous! dix perdreaux font mieux dans un bulletin de classe que cinq. En outre, l'hyperbole est une figure de rhétorique et cette année même, Paul devient rhétoricien; et puis, soyez tranquille, Félix, à qui ce bulletin est destiné, n'a pas eu besoin de se concerter avec Paul pour former le projet de lui préparer une surprise analogue. "A conteur conteur et demi," dit un proverbe; un autre ajoute: "A beau chasser qui vient de loin!"

Il faut partir. Adieu Victor! Adieu Henri! Adieu Félix! Adieu Edouard! Adieu Gaston! Adieu Arthur! Adieu mon enfant! Adieu ma mère! Adieu mon frère! Adieu ma sœur! De tous côtés, des milliers de voitures amènent sur les lignes des chemins de fer de Lyon, du Havre, du Nord, de l'Ouest, de Strasbourg, du Midi, des nuées d'écoliers. Les professeurs, de leur côté, qui ont cherché sur tous les points des oasis pour se reposer des fatigues de la campagne précédente, viennent reprendre leurs postes. L'Université est au grand complet dans les gares; en voyant les tuniques des lycées et des collèges à côté de l'élegante veste de Sainte-Barbe et des uniformes de Saint-Cyr, on pourrait se croire en classe, et s'il arrive un maître d'étude égaré